

investigador en las universidades de Oviedo y de Santiago de Compostela, orientado por María del Carmen Bobes Naves y a que pertenece también Joaquina Canoa Galiano, irá publicando muchos otros estudios cuyos rasgos característicos sean, como es el caso del libro que acabamos de reseñar, la claridad expositiva y un aporte valioso a una comprensión más profunda de la literatura española.

Arnold Hala

**Birgitta Jonare: L'inversion dans la principale non-interrogative en français contemporain.** Uppsala 1976, 177 p.

Dans l'introduction l'auteur précise que le but de son ouvrage est avant tout pédagogique. Dans les manuels de français on ne mentionne en général que l'inversion après les adverbess modaux, cas le plus fréquent, mais Mme Jonare souligne qu'il y a encore d'autres facteurs importants dont on ne parle pas.

Dans le premier chapitre l'auteur évoque certains ouvrages déjà publiés sur l'inversion. Ainsi selon A. Blinkenberg (*Blinkenberg, A., L'ordre des mots en français moderne, I, 3<sup>e</sup> éd., København 1969*), c'est le sens du verbe qui est important. Mentionnant le livre de R. Le Bidois, *L'inversion du sujet dans la prose contemporaine (1900-1950) étudiée plus spécialement dans l'œuvre de Marcel Proust, Paris 1952*, Mme Jonare lui reproche d'avoir omis dans ses analyses l'influence du sujet développé qui favorise l'inversion et de ne pas avoir examiné les cas de non-inversion.

Pour son analyse, l'auteur a dépouillé romans, quotidiens, revues et hebdomadaires publiés après 1950. Dans la partie consacrée aux facteurs «généraux», elle s'occupe de constructions susceptibles d'avoir l'inversion simple, le sujet étant nominal. L'importance du sujet développé lui paraît être dans ce cas le facteur le plus important. Dans les constructions susceptibles d'avoir l'inversion complexe si le sujet est nominal et l'inversion simple si le sujet est pronominal, B. Jonare cherche l'explication de l'inversion du sujet avant tout dans les facteurs grammaticaux.

Dans le cas de l'inversion absolue, elle examine d'abord l'influence de trois facteurs: sujet, verbe et complément. Le volume du sujet lui paraît important, au contraire l'influence du complément non-initial est très faible. C'est avant tout après les verbes intransitifs qu'il y a l'inversion, surtout s'ils sont au présent. Le rôle du contexte est limité et l'auteur souligne que «l'inversion absolue ne s'explique pas par des facteurs sémantiques en premier lieu, mais par plusieurs facteurs formels et sémantiques» (40). Mentionnant l'influence du style, Mme Jonare rappelle que l'inversion est devenue un trait caractéristique du style administratif. On rencontre l'inversion absolue également dans les indications de temps, les indications scéniques, les indications officielles, les résumés sportifs et les proverbes.

Dans son analyse de l'influence des éléments syntaxiques qui débent la phrase, l'auteur trouve 20% de cas d'inversion dans les propositions commençant par un complément circonstanciel de temps. Dans les propositions commençant par un complément circonstanciel de lieu, il y a 45% d'inversion, surtout là où le sujet est étoffé. Après les adverbess de temps et de lieu l'inversion est encore plus fréquente que dans les deux cas précédents. L'auteur en conclut que le complément initial semble favoriser l'inversion. Dans les propositions débentant par un objet indirect (avec la préposition *de, à*), la postposition du sujet prédomine. L'inversion peut également figurer dans la subordonnée temporelle qui suit la principale.

Si l'attribut est un élément initial et si le sujet est nominal, l'inversion est de règle. Tout en partageant l'avis de Blinkenberg selon lequel l'affectivité joue un rôle important, Mme Jonare souligne que ce sont avant tout des facteurs formels qui règlent l'ordre des termes. Elle analyse les cas où l'attribut se trouve seul au début de la proposition, puis les cas où l'attribut initial est précédé d'un adverbe de quantité. C'est toujours la longueur du groupe — sujet qui, selon son avis, est décisive.

Examinant l'influence des adverbess modaux sur l'inversion, elle constate que sa fréquence varie suivant l'adverbe qui introduit la phrase. L'ordre VS est obligatoire après *encore, à peine* (au sens restrictif) et après *tout au plus*. Il est fréquent après

sans doute et peut-être. Seulement ainsi et de même sont suivis, en général, de l'ordre SV. L'auteur souligne que l'inversion est un phénomène vivant dans le français d'aujourd'hui. Si l'on envisage sa fréquence absolue, c'est après les adverbes modaux qu'elle est dans la principale la plus fréquente. Mais la fréquence relative de l'inversion est de nouveau la plus haute après les adverbes modaux. On trouve l'inversion également dans les propositions introduites par un adjectif ou par un complément circonstanciel de lieu. L'inversion est particulièrement fréquente dans la langue écrite. Certains types de l'inversion sont recherchés par les journalistes. B. Jonare conclut que, malgré l'importance de facteurs généraux, dans les contextes susceptibles d'avoir l'inversion, l'ordre des mots est, dans une large mesure, réglé par des facteurs grammaticaux. Surtout dans les constructions avec un sujet nominal dont le volume est pour l'emploi de l'inversion primordial.

Toutes les analyses de l'auteur sont basées sur le dépouillement d'un corpus qui représente différentes couches du français contemporain et permettent de se rendre compte à quel point B. Jonare est au fait des ouvrages en rapport avec le sujet traité. Dans ses constatations elle présente parallèlement les pourcentages de fréquence des inversions ainsi que des non-inversions, ce qui est très informatif et utile.

Zdeňka Stavínková

**Catherine Fuchs, Pierre Le Goffic: Initiation aux problèmes des linguistiques contemporaines, Paris, Hachette, 1977, 127 p.**

«Le bruit qui est fait actuellement autour de la linguistique risque de faire oublier l'étendue de notre ignorance en matière de langage: savoir ce qu'est le langage nécessiterait que l'on connaisse les mécanismes par lesquels l'être humain produit ou décode un message en langue naturelle. Cela supposerait en particulier que l'on sache ce qui se passe dans le cerveau: tout y est affaire de cellules nerveuses, or le cerveau comporte des milliards de cellules dont le fonctionnement complexe échappe largement, à l'heure actuelle, à l'investigation scientifique.»

C'est par ces mots que deux linguistes connus, Catherine Fuchs et Pierre Le Goffic, commencent leur ouvrage consacré aux problèmes et aux progrès des linguistiques contemporaines. Les deux auteurs constatent que, pas plus que l'on ne sait ce qui se passe quand on parle, on ne sait comment on apprend à parler. On ne peut s'en tenir strictement ni à l'idée d'un conditionnement total par l'environnement (ce qui est le point de vue de Skinner) ni à un innéisme de structures qui seraient imprimées dans le cerveau de l'enfant (le point de vue de Chomsky). Les recherches les plus avancées à l'heure actuelle essaient de concilier un double point de vue: d'une part, celui d'une évolution dynamique par stades ayant chacun leur autonomie et leur cohérence, et d'autre part, celui d'un lien non mécaniste entre l'acquisition du langage et le développement cognitif, affectif (l'insertion sociale).

Le livre de Catherine Fuchs et Pierre Le Goffic est, par rapport aux nombreuses introductions à la linguistique existantes, beaucoup plus orienté vers les recherches récentes que ne le sont d'habitude les ouvrages de cette taille. Il se compose d'une introduction qui veut donner au lecteur une idée de la façon dont les auteurs envisagent l'histoire de la linguistique, et d'une série d'exposés, assez brefs, portant soit sur des auteurs (p. ex. de Saussure, Chomsky, Culicoli etc.), soit sur des domaines (phonologie, syntaxe etc.) suivant un ordre chronologique qui reflète les modifications et l'état du progrès de la problématique des études linguistiques. Chaque chapitre est suivi d'une courte bibliographie commentée.

La première partie intitulée «Quelques courants structuralistes» présente avant tout F. de Saussure comme «le père» de la linguistique: c'est grâce à lui que l'étude du langage aurait acquis le statut de la science. Les auteurs examinent de façon critique cette opinion en constatant que toute élaboration théorique de de Saussure repose sur sa définition de l'objet *langue* dont l'étude suppose un double rejet: celui de l'histoire et celui de la réalité objective. Ce double rejet a ouvert la voie à toute une série d'études systématiques et formelles des langues.

Sur le plan de la phonologie, les travaux de l'École de Prague sont considérés